

**Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1976. 264 + xxiii pp., illus.**

**Gérard Le Coat**

Volume 5, Number 1, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1077323ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1077323ar>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

**ISSN**

0315-9906 (print)

1918-4778 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Le Coat, G. (1978). Review of [Jean Simard, *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1976. 264 + xxiii pp., illus.] *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 5(1), 65–66. <https://doi.org/10.7202/1077323ar>

JEAN SIMARD *Une iconographie du clergé français au XVII<sup>e</sup> siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1976. 264 + xxiii pp., illus.

Présentée comme thèse de doctorat à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg, l'étude de Jean Simard prend pour focale l'imagerie saint-sulpicienne du xvii<sup>e</sup> siècle et ses rapports avec la pensée chrétienne des ses promoteurs, le cardinal de Bérulle et Jean-Jacques Olier. C'est donc l'École française qui est ici en cause, examinée au miroir de quatre communautés religieuses: le Carmel, l'Oratoire, la Congrégation des Eudistes et bien entendu Saint-Sulpice même.

Le plan bipartite de l'ouvrage tient justement compte de la distinction à faire entre carmélites et oratoriens d'une part, sulpiciens et eudistes d'autre part: les premiers ont essaimé en France grâce à l'action directe de Bérulle qui, revenu d'Espagne avec sept religieuses en 1604, laissera en héritage à sa mort, en 1629, quarante-quatre monastères de carmélites. Ayant, en 1611, fondé l'Oratoire de Jésus, il développera quelque soixante maisons oratoriennes: collèges, paroisses, maisons de prédication. Les secondes se sont développées après la mort de Bérulle grâce à l'action de son disciple Olier à laquelle il faut ajouter celle de Jean Eudes, apôtre de la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie. Précédée d'une introduction consacrée à l'influence de Bérulle – le militant sur les arts sacrés au moment où la contre-réforme connaît son impact maximal – l'étude se termine sur

un survol très bienvenu sur la place qui revient à l'iconographie de l'École française, tant sur le plan purement spirituel (la «vie intérieure») que sur celui du sacerdoce (l'éveil et l'entretien de la vocation en vue de la fonction du religieux dans la société).

Survol très bienvenu en effet, car c'est finalement, je pense, l'essentiel de la contribution de Jean Simard que d'avoir été jusqu'au bout de la recherche de manière à pouvoir présenter une vue d'ensemble de l'iconographie du clergé français pour une période qui couvre méthodiquement l'essentiel du xvii<sup>e</sup> siècle. Il y avait bien eu le magistral ouvrage d'Émile Mâle sur l'iconographie après le Concile de Trente (*L'Art religieux de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup> siècle*) qui nous ramène au début des années trente. Mais Mâle s'était penché avant tout sur les sources italiennes du Cinquecento: sa distinction entre thèmes jésuites (*la Circoncision*, par exemple, ou encore *le Nom de Jésus*), thèmes franciscains (*Saint Michel terrassant le dragon*) et thèmes carmélitains (*le Prophète Élie élevé au Ciel*) est certes toujours reconnue valable près de cinquante ans plus tard, appuyée qu'elle est sur des arguments irréfutables (d'ailleurs Simard s'en sert toujours, et à juste titre). Il y avait eu également le grand œuvre de Louis Réau achevé dans les années cinquante: *l'Iconographie de l'Art Chrétien*. Mais Réau remonte aux sources premières et ne se fixe pas sur un siècle en particulier. Quant aux excellents ouvrages d'Andor Pigler (*Barockthemen. Eine Auswahl von Verzeichnissen zur Ikonographie des 17 u. 18 Jh.*,

Budapest et Berlin, 1956, année de la parution de la première partie du Réau) et de Mario Praz (*Studies in Seventeenth-Century Imagery*, Rome, 1964), ils prennent en considération tant le profane que le sacré.

Ainsi la contribution de Jean Simard ne peut être mise en doute. Avant son *Iconographie*, seuls des articles isolés portant sur des points précis avaient été publiés sur la sélection opérée par le clergé français du xvii<sup>e</sup> siècle en matière d'images édifiantes. Je pense par exemple au thème de toute première importance de la Madeleine pénitente (que lui-même, Simard, explore longuement) tel que développé par Françoise Bardon (*Le thème de la Madeleine pénitente au XVII<sup>e</sup> siècle en France*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, xxxi, 1968) ou Georgette Dargent (*La Madeleine dans l'œuvre de Simon Vouet*, dans *Bulletin de la Société de l'art français*, nouvelle série, 1959), ou encore à celui des Sacrés Cœurs (cf. *L'iconographie des Saints Cœurs d'Ange Le Doré*, dans *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie*, xxxii, 1911).

Quoique cela constitue en soi un autre sujet d'un intérêt moindre pour l'historien de l'art, il convient de souligner l'excellent travail de Jean Simard en ce qui concerne dévotion et spiritualité dans la France du xvii<sup>e</sup> siècle. Les biographies de Bérulle, Olier et Eudes sont solidement étayées par de nombreuses sources premières et secondaires. Les divers ouvrages sur Bérulle, y compris les plus récents dont l'excellent *Bérulle et l'École française* de Paul Cochois, de 1963 et celui de Michel Dupuy paru



l'année suivante, ont été très bien dépouillés par l'auteur. Ce que l'on doit retenir c'est que dévotion, au xvii<sup>e</sup> siècle, est inséparable de défense des institutions socio-politiques, et en particulier de la monarchie de droit divin: la dévotion béruilienne à l'Enfant Jésus inclut plusieurs niveaux didactiques qui nous semblent aujourd'hui difficilement conciliables, comme le montre la toile de François de Tours aujourd'hui à l'évêché de Sées (Orne) sur laquelle Anne d'Autriche emprunte les traits de la Vierge et le jeune Louis xiv ceux de Jésus; surprenante transposition, on en conviendra . . .

Toujours à propos du même sujet, dévotion et spiritualité, Simard aborde le problème de la vision et ses inférences sur l'iconographie. Le cas de Jeanne Perraud est particulièrement intéressant. En juin 1658, elle voit l'Enfant Jésus lui apparaître dans l'Église des augustins déchaussés d'Aix, située non loin de l'Oratoire. La description qu'elle donne de son expérience mystique est extrêmement chargée de détails visuels – il s'agit bien d'une «vision» au sens propre: «Je le vis des yeux du corps, en l'air, qui se penchait vers moi avec un visage riant . . . il me regardait . . . il était âgé à peu près de trois ans . . . il portait à son bras gauche une croix d'une longueur et d'une grosseur disproportionnées à sa petitesse . . . il me tendit son bras droit, tenant la croix en l'autre.» Le très grand souci du détail se retrouve dans les informations qu'elle donne à l'artiste chargé trois ans plus tard de faire un tableau rappelant l'apparition. L'intérêt du chercheur est ici double: d'une part, cette description est liée à la représentation de *l'Enfant Jésus aux instruments de la Passion* qui remonte à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et il semble donc que la vision ait été préparée par l'image, voire conditionnée par elle. D'autre part, ses récits autant que recommandations à l'artiste rappellent l'importance du concept *Ut pictura poesis* au xvii<sup>e</sup> siècle. On est frappé ici de l'importance des «gestes parlants», comme on disait alors, dont Pierre Francastel a si bien souligné qu'elle constitue un trait central de la représentation baroque (voir en particulier *Les limites chronologiques, géographiques et sociales du Baroque*, dans *Retorica e Barocco*, publié à Rome en 1955).

Ouvrage essentiellement descriptif donc, que celui de Jean Simard, mais qui vient à point proposer aux chercheurs, qu'ils soient historiens de l'art ou des religions, un catalogue d'archétypes iconiques très complet. On peut peut-être regretter que Port-Royal ait été mis à l'écart, ainsi que Monsieur Vincent. Mais comme l'écrit l'auteur dans son avant-propos, il fallait bien se fixer des limites. Il est, bien sûr, impossible de contester le bien-fondé de cette remarque. Un seul regret demeure cependant pour moi, que rien ne semble justifier cette fois: la médiocre qualité des reproductions photographiques en un temps où les réussites sont souvent remarquables.

GÉRARD LE COAT  
Université de Montréal

EDWARD H. DAHL, HÉLÈNE ESPESSET, MARC LAFRANCE, THIERY RUDELL *La ville de Québec, 1800-1850: un inventaire de cartes et plans*. Ottawa, Musée national de l'Homme, collection Mercure, division de l'Histoire, dossier n° 13, 1975. 423 pp., 79 illus., \$5.00.

Comme on le relève en page préliminaire, la collection Mercure publiée par le Musée national de l'Homme «a pour but de diffuser rapidement le résultat de travaux qui ont rapport aux disciplines pour lesquelles le Musée national de l'Homme est responsable». L'ouvrage dont il est ici question atteint tout à fait cet objectif.

Même si l'organisme éditeur sollicite l'indulgence en ce qui a trait aux erreurs susceptibles de subsister dans l'ouvrage imprimé, le lecteur est prêt à excuser bien des fautes puisqu'il trouve dans ce type d'ouvrage une abondante documentation. Cette documentation, qui lui épargnera plusieurs heures de recherche en archives, est colligée avec soin, présentée avec clarté, et illustrée de façon intéressante.

Le chercheur, puisque le lecteur de ce type d'ouvrage est par définition un chercheur, sait gré à un organisme gouvernemental de rendre public les résultats des travaux en cours, même si ces résultats

s'avèrent quelquefois incomplets. Il n'est pas nécessaire d'avoir une longue expérience de la recherche pour savoir que les historiens reprennent souvent, l'un après l'autre, le travail à zéro, lorsqu'aucune publication n'est disponible pour servir de base à leur enquête.

La parution de cet inventaire de cartes et plans est donc saluée avec plaisir, d'autant plus que l'énumération des pièces d'archives est précédée d'une analyse relative à l'évolution de la ville de Québec qui se révèle claire, concise et bien illustrée. Cette vue d'ensemble de la période constitue une introduction intéressante à un cours sur l'architecture et le développement des villes au début du xix<sup>e</sup> siècle. Elle est accessible à un public plus vaste que le public chercheur et permet de faire le lien par la suite avec les longues listes de cartes de Québec présentées avec tous les détails techniques essentiels (Fig. 1).

Parce que ces cartes sont nombreuses: 315 cartes conservées aux Archives publiques du Canada, à quoi il faut ajouter la description sommaire de 388 cartes conservées dans les divers dépôts d'archives de la ville de Québec, soit aux Archives nationales du Québec, aux archives du Séminaire de Québec, aux archives de l'Hôtel de ville de Québec, aux archives du ministère des Terres et forêts du Québec et aux archives de l'Hôpital-Général de Québec. Les auteurs regrettent d'autre part de n'avoir pu inclure les cartes conservées aux archives des Ursulines et aux archives du monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec; nous le regrettons aussi, le tour d'horizon aurait été tout à fait complet.

Cette publication du Musée national de l'Homme se jumelle d'au-

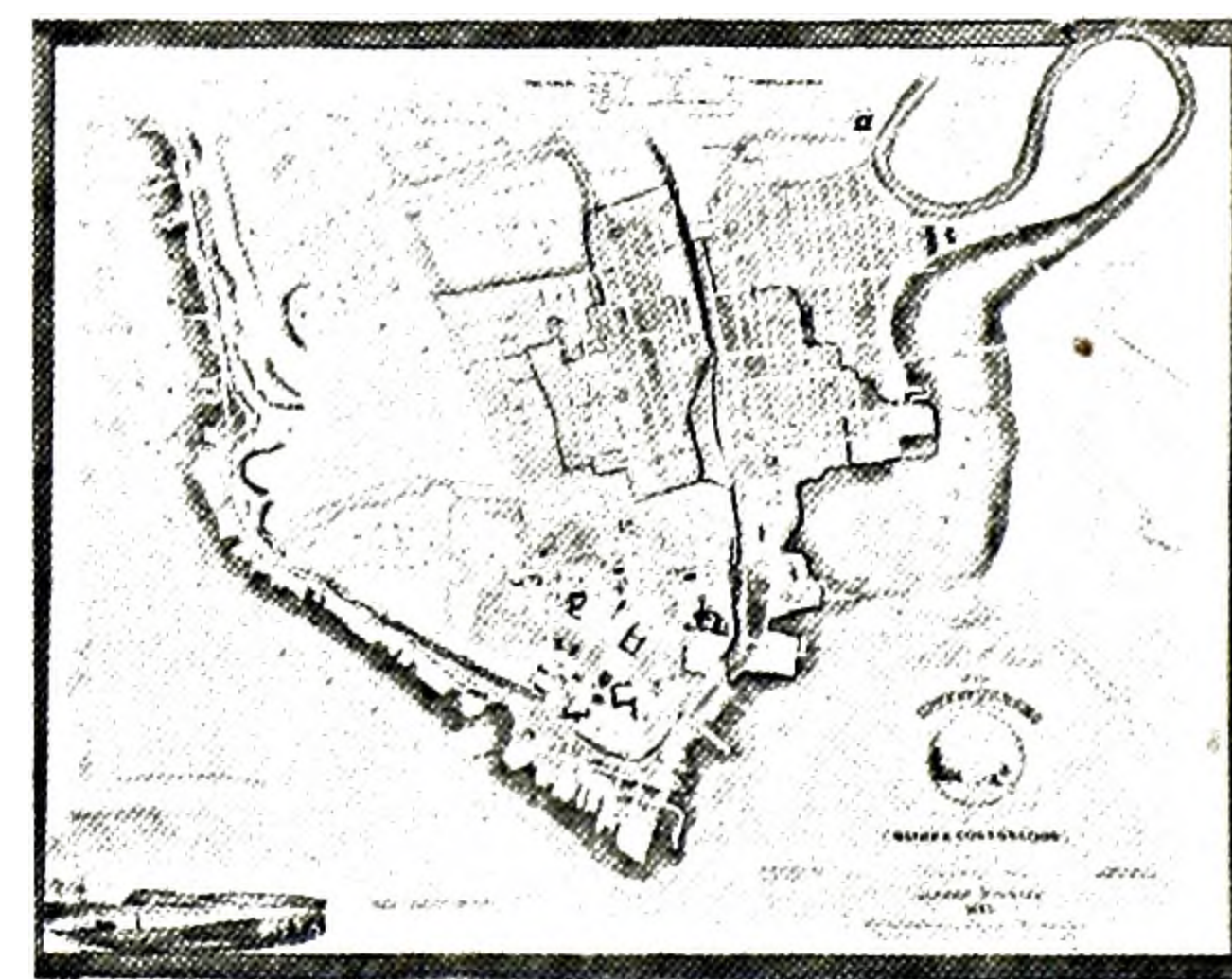


FIGURE 1. Hawkins, *Plan of the City of Quebec*, 1845. Dahl et al, carte n° 262.